L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

Bureaux : 73 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 13 JANVIER 1889.

BULLETIN ARTISTIQUE.

XII.

*La Floride et la Louisiane—Un récital—Les questions du moment—Pavé de bonnes intentions—Passer des intentions aux faits—Théâtre de l'Opéra—Des signes meilleurs—Ce que l'on peut déjà pour la saison prochaine — La situation des théâtres — Directeurs et artistes — Le Freischütz, le livret, la musique, les artistes—La fantaisie de M. Pacini—*ROLAND A RONCEVAUX — CARMEN—*Concert de Mme Samuel—L'Orphéon Français—M. Ch. Roche—Les Dames Hospitalières Louisianaises — L'Union Française.*

Le malheur de l'un amenant souvent le bonheur de l'autre, on disait, à l'ouverture de cette saison d'hiver, que la terreur, causée à Jacksonville et aux alentours par l'épidémie de fièvre jaune qui y faisait rage récemment, vaudrait à la Nouvelle-Orléans toute une immigration nouvelle.

On pensait que, pour un temps du moins, la population qui, à cette époque de l'année, se transporte en Floride, afin d'échapper au climat rigoureux du Nord, se déverserait en Louisiane, dans notre ville surtout, que le fléau a oubliée depuis 1878.

Pour ma part je n'ai jamais fait grand fond sur ce dire et j'ai pensé et je pense souvent que si bien des capitalistes se détournent ainsi de la Nouvelle-Orléans, ce n'est nullement parce qu'ils craignent d'y retrouver, en plein hiver, les restes d'une maladie paralisant en avoir disparu.

La cause de cet abandon doit être certainement recherchée autrepart. Il faut l'attribuer, avant tout, à l'immobilisme auquel nous avaient condamnés tant d'administrations municipales, incompétentes ou coupables. Cette incurie, inconsciente ou calculée, nous a continûment empêchés de marcher du même pas que les grands centres de l'Union ; elle a stérilisé les ressources inhérentes à notre position géographique même ; elle a permis à ceux qu'inquiétaient notre progrès de nous désigner comme la ville des longues et ruineuses haltes, la ville à laquelle des politiciens, funestement mis en avant par le scrutin, font faire la faction de l'obscurantisme.

Dans un pays où tout marche, comme aux Etats-Unis, demeurer stationnaire c'est pratiquement reculer.

La composition, trop souvent déplorable, de notre Conseil de Ville nous a mis dans l'état de désordre, de dilapidation auquel on est en train de remédier à cette heure.

Mais enfin un aussi long arriéré ne se solde pas en une fois ; il faut l'action du temps pour rendre son équilibre, son fonctionnement à une ville que si persévéramment on a entraînée sur le chemin de la banqueroute ; et si nous voici à l'œuvre de la régénération, du moins faut-il admettre qu'elle ne se peut point improviser.

Or cette régénération est la cause déterminante qui doit détourner à notre profit les opulents visiteurs annuels de la Floride.

On l'a compris dès longtemps ; néanmoins on n'est payé de récriminations ; les plaintes exhalées, on est rentré dans la passivité, comme devant.

Par bonheur, cette torpeur se secoue graduellement ; des esprits d'initiative, d'énergie, comprennent la gravité de l'heure ; ils se disent que si des actes ne succèdent pas enfin aux lamentations, c'en est fait, pour un temps incalculable, des destinées de notre Ville.

Ces hommes dont on ne saurait trop louer, appuyer le rôle, apprécient sans doute les honnêtes tendances de nos régulateurs municipaux, mais ils se disent aussi que aussi que ces tendances ne sont pas assez vivantes, remuantes.

Je sais bien que l'Hôtel de Ville — et Dieu me garde de l'assimiler à l'enfer — est pavé de bonnes intentions ; mais ce pavage-là est à peu près le seul dont nos jouissions et, en vérité, il ne suffit pas.

Les projets d'améliorations sont à l'ordre du jour ; de toutes parts on se forme en groupes influents, en sociétés délibérantes, afin d'arriver à la réalisation de ces améliorations. L'érection d'un vaste Hotel, le drainage, le pavage sont des questions que l'on aborde enfin résolument et qui seront agitées, tant-il l'espérer du moins, tant qu'elles n'aurront pas été résolues.

Au milieu de ces aspirations à une sorte de renaissance, le goût pour la scène lyrique s'est aussi développé d'une façon manifeste.

Je ne dis pas que l'Opéra ait encore reçu tout le patronage auquel il a droit, mais celui-ci s'est visiblement accru. Depuis bien des saisons les représentations du théâtre de la rue Bonrbon n'avaient été suivies avec autant de régularité.

Ce signe est des meilleurs ; car je crois ne rencontrer aucun contradicteur en disant qu'une troupe lyrique française est une des attractions les plus sures pour grossir le flot des visiteurs de la Nouvelle-Orléans.

Une campagne lyrique, permanente et sérieuse, est un trait distinctif de notre ville. Des fortunes vraiment considérables n'y existent point, et cependant les centres du Nord, où se trouvent en nombre les puissances financières les plus formidables que l'on cite, n'ont jamais pu parvenir à assurer l'existence d'un Opéra durant une période de plus d'un mois ou six semaines par an. Tandis que nous, avec des ressources limitées, nous nous sommes donné ce luxe, un demi-siècle durant, et cela pendant un semestre chaque saison.

Pignons sur rue, ne reviendrons jamais à ce semestre, mais je crois qu'en ce moment les lendemains d'un opéra français commencent à se mieux assurer.

J'ai trop à cœur l'entreprise de notre scènes française ; je connais trop le bon sens des masses, pour exalter à outrance un personnel chantant qui a ses valeurs et ses faiblesses : un orchestre, défectueux encore, mais dont il ne faut pas nier l'amélioration. Il y a progrès au dela, en deça de la rampe ; des objets hors de la paix ; activité redoublée dans le répertoire, et empressement infiniment plus marqué chez le public. Je le constate bien cordialement.

Or je ne saurais hésiter à leur rendre cette justice, c'est à M. Maugé, à Mme Maugé aussi—car son activité, son énergie méritent d'être notées—qu'on doit ce pas très accentué en avant.

Depuis qu'ils se sont risqués dans l'exploitation de l'Opéra, et sela à un moment où celui-ci comptant de malheureuses écoles, avait créé tant de découragements, ils sont arrivés peu à peu à l'élargissement de leur cadre.

Rappelez-vous et vous mesurerez le chemin franchi, depuis la première troupe que la direction actuelle nous menait il y a trois ans.

Je lisais récemment des journaux parisiens s'occupant de la question théâtrale et j'y voyais qu'à Paris, dans la province, à l'étranger, les difficultés s'en multiplient.

Les directeurs actuels de l'Opéra de Paris : MM. Ritt et Gailhard, appelés devant je ne sais plus quelle Commission de budget (de la Chambre des Députés, peut-être), y faisaient ressortir toute la lourdeur, tous les périls de leur tâche. Procédant par des chiffres irréécusables, par des statistiques d'une authenticité admise, ils établissaient un fait — inattaquable peut-être, mais un fait brutal enfin — que certaines voix se font de plus en plus rares et que conséquemment les appointements exigés atteignent des chiffres dont la progression est continuelle, comme géométrique, et menace, à bref délai, de rendre impossibles les exploitations théâtrales placées sur pareil pied.

Et trait assez anormal de la situation présente : plus les émoluments grandissent, plus les artistes voudraient répétisser le travail, moins de fois ils veulent chanter par mois ; l'effet du cachet tentant qui multiplie devant eux. Le détail est, d'ailleurs, assez caractéristique de notre époque. N'avons nous pas vu, au milieu de grèves fort justifiables, à mon sens, d'autres grèves absolument arbitraires, dont l'objet était d'accroître le salaire, tout en diminuant la durée du travail. Que si cette raison accidentelle persiste, les directeurs échandés, et craignant désormais même l'eau froide, renoncerait momentanément du moins, à la partie.

Alors les artistes en arriveraient vraisemblablement à se former en sociétés ; les entreprises scéniques deviendraient leur fait ; ils se partageraient, au prorata, les dividendes sequis et toucheraient précisément ce qu'ils auraient rapporté. Justement ce qu'ils auraient rapporté. Intéressant ce distributive, dont constatant amèrement bien des vanités trop longtemps idées ; mais jusque dans la vanité sembleraient peut-être inexpérimentés et partisans peut-être

une leçon salutaire. Le talent du sujet payé selon ce qu'il vaut à la caisse ; cela est logique comme une équation.

Il est temps, grandement temps que les mauvais coups du sort ne soient plus pour les seuls directeurs ; déjà fort à plaindre, puisqu'ils sont, en général, désignés par leurs pensionnaires, comme l'ennemi ; une fible vivante sur laquelle il est bon de tirer, fût-ce seulement pour se faire la main.

Ce mal dont sont affligés les théâtres un peu partout, est d'autant plus grave que le public se cabre contre toute élévation du tarif des places.

Quelques sacrifices que vous ayez acceptés afin de lui faire connaître une célébrité, il n'entend plus à rien, dès que vous lui insinues la moindre velléité de majorer les prix d'entrée en cette occasion.

Une addition qui ne dépasse pas la moyenne du Bouillon Duval ; mais un menu de Bignon ! Si même vous ne pousslez trop, j'ajouterais que plus d'un public se montre fréquemment disposé à demander que ce tarif aille en raison inverse des prétentions des chanteurs. Bascule gênante aux impresarii.

Je vous ai parlé de Paris, sans en excepter même les scènes subventionnées ; parlé de la province française aussi, où se retrouvent quelques subventions.

A Bruxelles, Théâtre de la Monnaie, que la cassette royale alimente de quelque deux cent mille francs, je crois, même malaise, mêmes dangers.

En présence de cette situation gagnant de proche en proche, et que certains directeurs des Etats-Unis ont trop contribué à créer par des appointements extravagants, consentis en pleine fièvre d'enchère, il faut féliciter M. Mangé de se tenir à peu près en équilibre. Du reste, il n'aurait pas consenti à ces budgets qui condamnent à l'avance le théâtre les subissant.

C'est qu'ici non seulement il n'a le secours d'aucune subvention — la chose n'est point dans l'esprit de nos institutions ; — non seulement on ne met à sa disposition, ainsi qu'autre part, ni immeuble, ni musique militaire, ni figuration à titre gratuit, mais encore on frappe l'entreprise d'une taxe onéreuse.

Il faut donc uniquement compter sur la liste d'abonnement, malaisée à grossir convenablement depuis plusieurs années, et sur les recettes du jour, ressource toujours aléatoire.

En dépit de ces difficultés matérielles, le directeur qui ne s'est point lassé à la lutte, a marché, comme je l'ai écrit plusieurs fois, dans la voie du progrès.

Les deux mois qu'il vient de parcourir, ont solidement établi la haute valeur de sa troupe ; elle compte divers sujets de distinction réelle et pour l'engagement desquels il a certainement montré quelque hardiesse ; car, en formant son cadre à Paris, un champ de concurrence artistique, il se hasait sur une souscription plus que minime, et représentant à peine, en réalité, une quinzaine de son budget.

Se lancer ainsi dans une exploitation de quatre mois, c'est du courage : c'est presque de la témérité.

Jusqu'ici cette témérité a trouvé sa récompense. Il a un personnel qui comprend ses devoirs ; de plus, mieux que les années précédentes, le courant du goût et de la mode porte au théâtre, et deux ou trois fois un semaine la foule s'y rencontre. Foule d'une composition fort encourageante ; elle renferme à peu près tous les éléments de notre société.

Enfin, le Club de l'Opéra s'est reformé et ceux qui s'y sont inscrits, qui en ont pris l'initiative, sont personnalités dont l'appui, l'influence ont un prix élevé.

La plupart de celles-là sont mêlées au mouvement qui appelle la renaissance de la Nouvelle-Orléans, qui en recherche, en incite les moyens.

Or je ne crois pas me tromper en avançant que tous rangent l'Opéra parmi les séductions les plus puissantes pour faire de la Nouvelle-Orléans un rendez-vous du monde élégant, du monde de plaisir, durant sa saison de quasi-hiver. Un ce non multiplie les visiteurs, prolonge leur séjour parmi nous.

Eh bien, puisqu'un regain de popularité est revenu à notre vieille institution, la seule de son genre sur ce continent, qu'il me soit permis de placer ici quelques observations suggérées par l'intérêt que je porte à l'entreprise et ce que m'a appris à son endroit une expérience personnelle.

Et d'abord laissez-moi déclarer bien nettement, bien catégoriquement, qu'ici j'agis de mon seul mouvement, et que je n'ai pas même laissé pressentir à la direction les quelques lignes que l'on va lire.

La formation d'une troupe destinée à la Nouvelle-Orléans est toujours affaire fort complexe ; mais les obstacles s'en aggrave considérablement, quand cette formation s'attarde en mai ou juin, ainsi que la chose se pratique d'ordinaire.

Alors la lutte des directeurs—étranger ou province—s'est poursuivie déjà depuis plusieurs mois sur le terrain de Paris. Si tous les contrats ne sont pas signés, du moins les plus importants sont conclus ; les intéressés ont agi sur le dessus du panier.

Qui arrive à pareil moment, risque de trouver bien des places prises, et, pour en déloger les occupants, il lui faut des circonstances fortuites, des ruptures imprévues, des hasards heureux, sur lesquels il serait imprudent de faire fond.

Il importerait donc que le directeur de l'Opéra fut mis sur le même pied que ses confrères de la bas.

La chose est d'une réalisation facile, si j'en juge bien ; et ici tout est remis aux mains du public.

Ce que celui-ci peut à l'issue de la saison théâtrale—c'est-à-dire s'inscrire sur la feuille d'abonnement, est tout aussi bien praticable en pleine campagne.

Si M. Mangé a la volonté de se lancer en une quatrième année—et je n'entretiens guère de doute à cet endroit—il serait utile—dans l'intérêt de sa caisse comme dans l'intérêt artistique—que sa détermination fut annoncée sans retard.

Cette déviation d'une routine défectueuse présenterait un double avantage ; on profiterait de l'excellent courant actuel, des dispositions toutes favorables qui se manifestent chaque jour, de la légitime vogue dont jouit l'Opéra, pour commencer les opérations, pour poser l'assiette de la saison projetée.

De plus, ces opérations se pourraient alors que les deux ou trois sujets qui attachent du prix à la prospérité de l'Opéra, se trouvent à la Nouvelle-Orléans.

Je ne pense point que l'on hésitât à accorder, en janvier, une signature que déjà l'on est décidé à donner quelques semaines plus tard ; surtout quand on se verrait exploiteur du bienfait de pareille anticipation.

Cette base connue, fixée dès à présent, permettrait d'ouvrir immédiatement les négociations ; de contracter avec les artistes que le public désire conserver et de transmettre des instructions à l'agent théâtral pour les lacunes à combler et alors que son choix peut s'étendre à un cadre plus vaste.

Une lettre que j'ai reçue récemment, signée d'un nom autorisé à Paris, appelle mon attention sur le bénéfice de cette plus prompte mise en train. Je n'avais pas besoin, d'ailleurs, de cet avis, pour être édifié sur ce point.

Conditions artistiques, conditions pécuniaires aussi, seraient meilleures pour l'administration qui devancerait ainsi l'époque accoutumée des engagements de notre scène française.

Et n'allez pas croire qu'une direction fût ainsi à la merci d'une Agence. Et d'abord celle-ci tient essentiellement à l'importante clientèle de la Nouvelle-Orléans, et par conséquent à la bien servir. Puis, un directeur intelligent, expérimenté, emporte ses souvenirs de ses tournées à Paris, ou en provinces. Il y a ses auditions ; il jette ses impressions sur son carnet ; il jalonne l'avenir, en inscrivant sur ce carnet les noms d'artistes dont le talent l'a frappé ; il les désigne à son représentant.

Je serais, pour ma part, heureux qu'une combinaison sérieuse quelconque vînt, sans aucun retard, mieux déterminer encore la situation de M. Maugé et lui donnât plus liberté d'allures, en l'éclairant sur le soutien qu'il peut attendre de la masse. Son autorité s'en accroîtrait ici et à Paris.

Oui, des engagements, conclus en temps opportun, élèveraient encore notre niveau artistique ; cet empressement du public dirait hautement la confiance que méritent, que lui ont inspirée les efforts constants de M. Maugé, et témoignerait du désir de notre population d'assurer plus de stabilité encore à sa scène lyrique française.

En attendant ce nouvel ordre de choses que je désire vivement, que je voudrais immédiat, revenons au présent.

Je passais tout à l'heure devant l'Opéra ; les voitures affluaient ; il devait y avoir là grand monde. Le plus souvent les occupations du samedi m'interdisent d'assister au spectacle de ce jour. Il en a été encore ainsi cette fois ; je ne puis donc vous parler de la reprise de *Rigoletto*.

Depuis mon dernier Bulletin Artistique je vous ai entretenus, à leur tour, des représentations qui se sont succédé. Je n'ai donc pas à y revenir, sauf *Freischütz* cependant, que l'on reprenait jeudi dernier.

A coup sûr si l'on présentait aujourd'hui à un directeur parisien un livret comme celui-là, il le refuserait avec dédain.

A ce propos, laissez-moi vous dire que je me suis trouvé, l'autre soir, tout dépayssé au milieu des paroles que j'entendais. Ce n'était plus du tout ça ; mais du tout.

J'avais gardé dans ma mémoire un tout autre poème, et, mardi ou mercredi, je vous servais mémoriant un de mes souvenirs, sous la forme du fameux chœur : *Chasseur Allégant !* Or, plus rien ne restait des huit quasi-vers que j'avais bénoitement transcrits à votre intention.

M. Pacini a changé la chose de fond en comble. A vous parler candidement, je ne perçois pas bien ce qu'elle y a gagné. C'est se donner force peine pour piètre résultat. Le fait est que je m'y perdais, et irrévérencieusement le refrain modifié de la *Fille de Mme Angot* me revenait à la pensée :

C'est pas la peine assurément
De changer tout ce bonhomme !

Mais si la forme a disparu—le sujet demeure le même, et comme je prenais la liberté de l'écrire tout à l'heure, ce sujet-là n'est plus de nos jours ; c'est un anachronisme ; ce libretto ne vaut pas le diable ; quoiqu'il s'agisse ici quelque peu du diable.

Une bribe assez peu réussie de ces légendes que mère-grand conte aux petits enfants apeurés autour d'elle. La faute n'en est point, d'ailleurs, au consciencieux M. Pacini, mais à l'original allemand, demeuré